

CLAIRE VEILLÈRES
La Capture

Roman

 éditions du
ROCHER

LA CAPTURE

DU MÊME AUTEUR,
AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Le Cavalier de Kladruby (Prix Prométhée de la nouvelle), 2010

CLAIRE VEILLÈRES

LA CAPTURE

Roman

 éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-268-07196-1

ISBN pdf : 978-2-268-00392-4

À Jean-Louis Gouraud

I

En quelques foulées rageuses, ils gagnèrent le sommet. Il n'y eut plus au-dessus du troupeau qu'un ciel gris basculant dans la mer et le vent, libéré, jeta, d'un souffle, les crinières vers la terre.

Les chevaux s'immobilisèrent. Naseaux dilatés, ils cherchaient l'air, et leurs flancs battaient, frappés de l'intérieur par une pulsion furieuse. Épuisés par la course, les poulains tremblaient sur leurs jambes grêles, déformées au genou. L'un d'eux passa d'une jument à l'autre avec impatience, cherchant d'un front têtue la mamelle chaude. En titubant, il se heurta au mâle qui le repoussa d'un geste si brusque que la jeune bête se figea de stupeur, oubliant sa quête.

L'étalon dressa la tête au-dessus du groupe. Une tension de vigie arquait son encolure, allumait dans son œil un éclat fixe. Soudain, il plongea le chanfrein, haussa un peu le dos, joua de la nuque, et les juments obtempérèrent, resserrant leur troupe. Elles poussèrent les poulains devant, adoptèrent toutes une direction identique. Secouant la crinière, l'entier dansa encore à droite et à gauche des croupes qui se rangeaient et c'est un triangle sommaire que les bêtes formèrent, chassant en proue un poulain peureux,

effrayé de se sentir seul devant et qui chercha longtemps, à coups de reins nerveux, la protection du groupe.

Le mâle s'arrêta. Le vent de la mer lui portait l'odeur forte des cavaliers gravissant la dune. Le piétinement pénible des hommes et de leurs montures irriguait la pente de vibrations irrégulières. Des éboulis de sable chuintaient entre les coups sourds dont l'écho remontait jusqu'au sommet. À chaque instant la distance entre les poursuivants et le troupeau s'amenuisait. L'étalon sentait la pression grandissante des cavaliers dans son dos, sur ses flancs. Face à lui, d'autres silhouettes en contrebas progressaient encore. Le cheval les observait, puis levait un peu plus haut la tête, et son regard fixait un point invisible au fond de la vallée où l'herbe longue se couchait dans le sens des vagues, en soie ondulante.

Répondant à une sollicitation invisible, l'étalon avança l'épaule, déplaça légèrement le groupe. Il orienta la pointe du triangle vers un espace plus large, entre deux cavaliers qui gravissaient la pente. L'un d'eux, en retard sur son voisin, ouvrait une brèche dans la ceinture des hommes peinant vers le sommet.

Soudain, au loin, se fit dans l'herbe un imperceptible mouvement. L'étalon fonça, lèvres troussées, et planta des dents sauvages dans la croupe dure, juste devant lui. Surprise, la jument bondit avec un hennissement strident, heurta de l'épaule sa voisine et mordit à son tour la bête devant elle. D'une dent acérée, le mâle fit le tour des croupes à sa portée, provoquant le dévidage foudroyant d'un chapelet de morsures qui se propagea jusqu'au poulain de tête, jetant d'un seul élan le troupeau dans le vide de la pente.

Serrés l'un contre l'autre, entraînés par la descente, gardés, à droite et à gauche, par l'étalon sourcilleux, les chevaux fonçaient vers les hommes. En contrebas, le cavalier qui avait déjà pris du retard sur son voisin oscilla comme s'il était ivre. La tête levée, il regardait fondre sur lui la masse furieuse des bêtes lancées à pleine vitesse. Elles levaient une tempête de sable dont les volutes, chahutées par le vent, dévoilaient soudain les mâchoires tendues des animaux aspirés par le galop. Tétanisé, le cavalier recula. Son voisin hurla quelque chose, mais le vent et la déferlante des chevaux couvrirent sa voix. L'étalon ne chercha plus à modifier l'orientation du troupeau et prit pour cible le cavalier isolé. À droite et à gauche s'ouvraient deux couloirs de liberté.

Au moment d'atteindre l'homme à cheval, le poulain de tête hésita. Il trébucha dans le sol mouvant, se déporta sur la droite pour éviter le cheval monté. Derrière, trop pressées les unes contre les autres, les femelles ne purent s'écarter et heurtèrent l'animal. Touchée à l'épaule, la bête vacilla. Elle serait restée debout si l'étalon n'avait, d'un coup, foncé droit sur elle. Des sabots imparables atteignirent la bête à l'encolure, le cavalier à la jambe. Ils s'effondrèrent. Sans plus d'obstacle devant eux, les chevaux sauvages passèrent en trombe, levant derrière eux des geysers de poussière qui formèrent longtemps, à la queue du troupeau, une folle traîne allongée.

Au pied de la butte, l'étalon laissa la mer à droite. Il fit bifurquer sa troupe vers le large couloir herbeux séparant les dunes et disparut dans l'ombre des monticules. Seul le rideau de poussière grise, levé vers le ciel chargé, indiquait que les bêtes poursuivaient leur course vers la tour de Cordouan.

Le vicomte se redressa sur sa monture essoufflée. Ulcéré, il regardait au loin se dérouler l'écharpe de sable qui suivait le troupeau en fuite. Il pivota soudain. Sa bête, surprise, faillit se faucher en cherchant à dégager ses jambes du sol profond et le vicomte, déséquilibré, se rattrapa à la bouche du cheval en jurant.

« Incapables ! » hurla-t-il à l'adresse des cavaliers qui le rejoignaient et dont les bêtes progressaient avec difficulté, enfonçant dans le sable au-delà du boulet. Le vicomte fulminait. Ses épaules sous la redingote, plus tirées et plus raides que d'ordinaire, tremblaient sous la colère qui faisait flamber son visage et donnait à ses yeux, rougis par la course, un air hagard et fou.

« Vilars, levez-vous ! » tonna-t-il à l'adresse du cavalier que l'étalon avait mis à terre. L'homme se tordait au sol, cherchant à prendre appui sur une jambe qui se dérobaît. Son visage saignait, maculé d'un sable gris et rouge.

« Vermines ! Vauriens ! Et ça se prétend cavalier... ça prétend connaître les chevaux !!! » vociférait le vicomte. Son ton était si dur, si méprisant que la frayeur qui figeait les hommes sous cette voix semblait encore plus grande que celle qui les avait hypnotisés face au déferlement des bêtes sauvages.

Le jeune cavalier qui avait ouvert, sans le vouloir, le passage au troupeau et contraint son voisin à se placer face aux bêtes, mit pied à terre et s'avança pour secourir Vilars. Un aboiement rauque l'interrompit : « Ne bougez pas ! »

La voix du vicomte avait chuté d'un coup. Elle était basse désormais, menaçante, assourdie par quelque chose d'indéfinissable. Alors qu'il avait évité jusque-là de regarder dans la direction de l'adolescent, ses yeux durs, brillants de fureur, fixèrent le garçon en plein visage. Se grandissant sur